

# La chute du mur

Dominique Perrault

Revenir aujourd'hui sur la Bibliothèque nationale de France, près de trente ans après le début du projet et vingt après l'ouverture de l'édifice au public, c'est effectuer un exercice délicat. Deux décennies : ce n'est qu'un instant au regard de l'histoire, qui plus est de l'histoire d'un édifice érigé pour servir le projet républicain ambitieux qu'est l'accès à la connaissance pour tous. Ces vingt années peuvent pourtant paraître longues, ou plutôt extrêmement condensées, tant elles se caractérisent par des mutations radicales du monde, des usages, de la vie. Et cependant, la Bibliothèque échappe au temps ; elle s'impose comme une permanence – symbolique, avant d'être politique.

Faire cette monographie, aujourd'hui, permet de dévoiler un pan méconnu de l'histoire de la Bibliothèque, non pas médiatique ou institutionnelle, mais proprement architecturale. Cet ouvrage restitue les différentes étapes de la conception et



Maquette conceptuelle, 1989  
Mousse végétale, feuille de cuivre, bois, plomb, mousseline de coton, photocopies, échelle 1/1500<sup>e</sup>

de la construction et montre la nature du processus mené pendant près d'une décennie, un travail complexe guidé par une attitude expérimentale et marqué, notamment, par l'émergence de notre condition numérique contemporaine.

Revenir sur la Bibliothèque consiste, à mon sens, à s'arrêter sur un moment de passage, de bascule d'un monde à un autre.

1989, l'année où nous remportons le projet, est cruciale pour l'histoire contemporaine : la chute du mur de Berlin a lieu en novembre de celle-ci, marquant l'apogée du mouvement d'effondrement du régime communiste en Europe centrale.

Nul ne peut alors imaginer le monde qui viendra, bien que soit évidente la perspective d'une reconfiguration géopolitique et culturelle sans précédents avec le nouveau millénaire, si proche, pour point de fuite. Le monde moderne, fondé sur des visions totalisantes, bascule. Si d'aucuns y ont vu la « fin de l'histoire »,\* j'y pense, quant à moi, comme l'entrée dans la géographie.

Rapidement, l'espace européen s'élargit, et les libertés fondamentales de circulation – des biens et des personnes – sont établies sur un territoire qui continuera de s'étendre. 1989 est une année charnière, qui annonce un mouvement paradoxal d'élargissement au sein d'un territoire terrestre que l'on sait pourtant fini. Avec la déconcentration soudaine des entités constituées, on voit émerger un nouveau paysage, plus fragmentaire.

La Bibliothèque, à sa manière, participe pleinement de ce moment ; c'est un objet complexe, qui appartient aux deux mondes à la fois. Elle est conclusive en même temps qu'annonciatrice, et choisit d'affirmer cette tension : classique et projetée vers un futur incertain ; encore moderne, mais déjà au-delà ; plus tout à fait analogue, pas encore digitale ; empruntant à l'histoire, certes, mais relevant avant tout d'un récit qui crée de la carte, de la géographie.

Voulu par François Mitterrand, l'édifice est au service d'une politique culturelle ambitieuse. Il s'est agi pour moi non pas de concevoir un écrin, mais de bâtir une architecture qui soit l'outil premier de cet accès élargi au savoir, aussi ouverte qu'était généreuse et inclusive la vision qui y présidait.

Pour cela, la Bibliothèque aussi a fait tomber des murs, tant physiquement que métaphorique-

ment : celui de l'enceinte traditionnellement hermétique des grands monuments français, d'abord, pour offrir un vide ancré à la Seine, un espace libre et traversable par tous. Si la référence patrimoniale est revendiquée, et avec elle une certaine idée de l'incarnation du pouvoir étatique dans l'espace urbain, c'est pour la rendre absolument disponible, matériellement et symboliquement, comme doit être disponible le « trésor » qu'elle conserve.

Cette capacité transformative s'incarne aussi dans le système architectural que nous avons déployé pour ordonner l'espace. La Bibliothèque peut être comprise comme le dernier édifice du Mouvement Moderne. Si elle emprunte son vocabulaire à ce style proprement international, c'est pour en affirmer l'approche humaniste et l'idée de progrès.

Mais ce que j'en ai retenu avant toute chose, c'est le caractère abstrait, l'idée de la raison pure qui permet d'arracher la Bibliothèque à tous les plis historicisants de l'époque. La géométrie, omniprésente, offre un principe d'ordonnement qui ne fige pas, qui ne prescrit pas. En se mariant à une forme d'hypermatérialité, elle dessine un paysage fondamentalement contemporain, un horizon collectif ouvert aux appropriations individuelles.

En faisant tomber les murs, la Bibliothèque s'empare de tout. Elle s'ouvre au paysage industriel de ce XIII<sup>e</sup> arrondissement, au ciel et à la

Seine. Elle accueille les publics ; elle embrasse la connaissance et s'ouvre à ce que sera le monde digital, à peine naissant. C'est un pari : le numérique est alors tout proche, mais encore indéterminé. La Bibliothèque doit trouver un dispositif physique qui permette à chacun de s'orienter dans cette dimension nouvelle et, le moment venu, d'inventer des modes d'apprentissage, de lecture et de travail adaptés. L'abstraction revendiquée opère comme une synthèse : l'effort de collecte de la connaissance passée, des données, des idées, constitue pour moi le socle à partir duquel peuvent germer d'autres possibles. Plus qu'un objet, la Bibliothèque est un moment de conclusion, d'anticipations, de promesses.

C'est peut-être cette épiphanie que l'ouvrage monographique révèle, au mieux et au plus juste, en nouant nombre de regards, de récits, de points de vue et d'écrits d'hier et d'aujourd'hui. Ces voix sont accompagnées d'une iconographie nourrie, alliant la précision immédiate du trait à la fameuse armoire à plans informatisée, compilant déjà des milliers de data dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

\* Francis Fukuyama, « The End of History and the Last Man », *The National Interest*, 1989



Le Mur à la Porte de Brandebourg, Berlin, 11 novembre 1989